
LE FRANC BRETON.

PLÉMER, riche Négociant de Nantes, homme simple, franc, un peu brusque, tête vive, bon cœur, vrai Breton, faisant un voyage à Paris, s'y étoit logé dans un petit Hôtel d'une rue assez solitaire. C'étoit l'homme du monde le moins avare et le plus économe : il n'avoit connu de sa vie aucun des besoins de la vanité.

Un soir, rentrant chez lui et montant l'escalier, il rencontra une vieille femme qui descendoit en pleurant. Qu'avez-vous, bonne Dame, lui demanda-t-il ? Elle se rangea sur le palier, lui fit la révérence, et ne répondit rien. — Qu'avez-vous donc ? parlez. On ne pleure pas sans chagrin. — Ah ! du chagrin, j'en ai. — Et la cause ? Etes-vous, ce qu'on appelle, dans la peine ?

— Non pas moi, Monsieur, grâce au Ciel. — Non pas vous ! c'est donc le malheur de quelque autre qui vous afflige ? — Hélas ! oui, Monsieur. — Et de qui ? allons, courage, expliquez-vous. Comme elle se taisoit encore : Ouvrez ma porte, dit-il à son Valet : Cette femme m'impatiente ; et je veux la faire parler. Entrez chez moi, Madame, entrez. Nous voilà seuls. Asseyez-vous. Mais, morbleu, asseyez-vous donc ; et dites-moi bien vite qui vous êtes, d'où vous venez, quel est le sujet de vos larmes. — Monsieur, je m'appelle Dupré, je suis veuve, garde-malade, et je sers ici un jeune homme qu'une fièvre lente consume et que je vois abandonné. — Quel est-il ce jeune homme ? — Je ne le connois pas. — Le connoît-on dans cet Hôtel ? — Je ne crois pas : il y est venu tomber malade. — Son nom ? — Montalde. — A-t-il l'air honnête ? — Hélas ! oui ; c'est-là ce qui m'afflige tant. Il est d'une dou-

ceur, d'une bonté!... C'est lui qui me
 plaint, moi, de voir les peines qu'il
 me donne. La nuit, toutes les fois qu'il
 m'éveille, il en est fâché, et il m'en
 demande pardon.—Vous le veillez donc
 toutes les nuits? — O mon Dieu, oui.
 Et comment le délaisserois-je? il n'a
 que moi au monde.— Pas même un
 Médecin? — Il ne veut pas que j'en
 appelle. Cependant il se sent mourir;
 et je crois qu'il en est bien aise. A ces
 mots, ses pleurs redoublèrent.—Bonne
 femme!..... et sans doute il est dans
 le besoin? — Jusqu'ici rien ne lui a
 manqué; mais il vient de me dire d'aller
 demain engager sa montre au Mont-de-
 Piété; et c'est-là tout ce qui lui reste:
 encore devons-nous à l'Hôte tous les
 bouillons de la semaine, et à l'Herbo-
 riste les plantes que j'ai mises dans sa
 boisson.— Et vos peines, vos soins,
 vos veilles? — Ah! que je puisse le sau-
 ver; je me croirai assez payée! —
 Bonne femme! excellente femme! Te-

nez, d'abord voilà pour vous, et puis voici pour les bouillons et pour les besoins du malade. Laissez-lui croire que sa montre est en gage, entendez-vous? et gardez-la-lui. — Ah! Monsieur! — Puis-je le voir? — Il ne voit personne. — Allez lui dire qu'un bon voisin, un homme qui n'est pas d'ici, demande à le voir un moment. — Demain, Monsieur, si vous vouliez? — Oh non! diable! les nuits sont longues; je ne dormirois pas: je veux le voir avant de me coucher. Moi, j'aime à dormir en repos.

La bonne femme fit son message, et revint dire qu'avec bien de la peine elle avoit obtenu de le laisser entrer.

Il monta au troisième étage; et en entrant: Hé bien, mon voisin, dit-il au malade, vous ne voulez pas voir vos amis? — Mes amis! ah, Monsieur! serois-je assez heureux pour en avoir un seul au monde? Si le bien qu'on me

dit de vous est sincère, dit le Breton, vous méritez d'en avoir, des amis; et vous en avez au moins un. — Hélas! Monsieur, je ne crois pas même être connu de vous. — Pardonnez-moi, je sais que vous êtes honnête; et puis, moi, je suis sans façon, et j'ai bientôt fait connoissance quand je trouve des malheureux. Adieu, mon voisin; je ne veux pas vous fatiguer. Dormez tranquille, et rêvez cette nuit que vous avez trouvé un ami, un véritable ami, dans Plémer, Négociant de Nantes. Bonne nuit, mon voisin. Vous avez-là une excellente Garde. Si je tombe malade, elle aura soin de moi.

Montalde se demandoit à lui-même s'il n'étoit pas dans le délire, ou s'il n'avoit pas vu en songe un de ces enchanteurs des *Mille et une Nuits*, qui consolent les malheureux. Il voulut savoir de sa Garde comment cet Etranger avoit appris son existence. Par droit
de

de voisinage , lui répondit la bonne femme : dormez tranquille , et me laissez dormir.

Il dormit peu , mais d'un sommeil paisible , mêlé de douces rêveries ; et le lendemain son nouvel ami vint le voir. Après s'être informé comment la nuit s'étoit passée : Vous ne voulez donc pas de Médecin ? lui demanda-t-il. J'en avois deux , répondit le jeune homme , la Nature et le Temps ; à présent j'en ai trois. — Et quel est l'autre ? — L'Amitié. J'espère donc , lui dit Plémer , que vous suivrez ses ordonnances. Ma bonne Dame , ayez bien soin de mon malade ; et que rien ne lui manque , son médecin l'ordonne ; il reviendra ce soir.

Montalde , après s'être répandu en éloges sur la bonté de cœur de ce brave Nantois : Avez-vous fait ce que je vous ai dit , demanda-t-il à Madame Dupré ? ma montre est-elle en gage ? mes dettes sont-elles payées ? La bonne femme ,

114 LE FRANC BRETON,

usant de son empire, lui répondit qu'un malade devoit être comme un enfant, et ne se donner aucun soin. Qu'il vous suffise, lui dit-elle, de savoir que tout est payé et que vous ne devez plus rien : le reste me regarde, et vous devez vous en fier à moi.

Le jeune homme n'insista point, de peur de lui marquer une inquiétude offensante. Mais dans un moment où elle croyoit ses yeux fermés par le sommeil, il lui vit consulter sa montre. Tout est payé, je ne dois plus rien, et ma montre est encore ici, lui dit-il, et vous me la cachez ! Ah ! je pénètre ce mystère. Vous en avez plus dit à mon voisin que vous n'auriez dû lui en dire, et plus que je n'aurois voulu.

La Garde ne fit pas semblant de l'écouter ; mais le soir, Plémer fut instruit des inquiétudes du malade. Je m'en vais l'en guérir, dit-il ; et s'étant assis au chevet de son lit, après quelques propos d'humeur sur la sottise et

La vanité du luxe de Paris, et sur le misérable orgueil de l'opulence : Et vous, jeune homme, lui demanda-t-il, attachez-vous un grand prix à l'argent? Un grand prix, non, dit le malade. Ni moi non plus, dit le Breton; et comme je ne suis pas glorieux d'en avoir, je ne trouve pas bon que mon ami soit honteux de n'en avoir pas, et de m'avouer qu'il en manque. N'affligez donc plus cette femme de vos puériles délicatesses; je ne suis pas votre ami pour rien. Ah! je le vois bien, dit Montalde. Mais moi, comment pourrai-je reconnoître?... — Oh! le plus aisément du monde. D'abord, si jamais l'occasion de m'obliger se présente à vous, je vous promets votre revanche; et vous en aurez le plaisir. Sinon, vous vous en passerez, et nous n'en serons pas moins quittes. Vous me voudrez du bien; et n'est-ce pas en faire que d'en vouloir? Les cœurs reconnoissans ne restent jamais redevables. Le

chagrin de devoir n'est pardonnable qu'aux ingrats.

Assurément, dit le malade, ce caractère n'est pas le mien : je me haïrois trop moi-même, si je sentois jamais sur mon cœur le poids d'un bienfait. Je vous avouerai même que, tel que je vous vois, vous êtes celui de tous les hommes que j'aurois préféré pour bienfaiteur, si j'avois eu à choisir. Mais encore dois-je m'étonner que dès le premier jour de notre connoissance... Plémer l'interrompt. Ecoutez - moi, dit-il, car il faut qu'un malade laisse parler, et parle peu.

Supposons que je sois un Tartare, un Arabe, un Cafre ; je passe, je vois mon semblable languissant, abattu ; je lui tends la main. Va-t-il me demander qui je suis pour le secourir ? Sommes-nous donc si loin de l'état de nature, que l'homme ne soit plus ami de l'homme, s'il ne lui a décliné son nom ? Nous nous connoissons peu ; cependant nous

avons bonne opinion l'un de l'autre. Reposons-nous sur cette pensée, et donnons-nous le temps de nous connoître mieux. Tenez, reprit-il, moi qui ne lis guère, j'ai pourtant lu dans un vieux livre que, je ne sais dans quel pays, lorsqu'un étranger arrivoit à la maison, d'abord on commençoit par le bien recevoir : on le menoit au bain ; on l'habilloit, s'il étoit mal vêtu ; on lui donnoit un bon souper, un bon lit ; et le lendemain, on lui demandoit son nom, son pays, sa naissance, ses aventures. Alors, si l'on se convenoit, on se touchoit la main, on étoit amis pour la vie : sinon, bon jour et bon voyage. Le bien n'en étoit pas moins fait, et l'on n'y pensoit plus. Cette politesse en valoit bien une autre, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est la mienne. Ici, c'est moi qui exerce envers vous l'hospitalité jusqu'à votre convalescence. Alors nous nous expliquerons. Jusque-là tenez-vous tranquille, et ne m'impatientez

pas ; car je n'ai pas travaillé trente ans à amasser du bien pour être contrarié dans l'usage que j'en veux faire.

Voilà , dit le jeune homme , une bien nouvelle manière de faire agréer ses bienfaits !

Le jour suivant , Plémer vint lui annoncer un médecin qu'il lui amenoit , et pour lequel , en dînant avec lui , il avoit conçu de l'estime. Il a mangé , dit-il , d'un appétit à faire envie , et il a bu d'autant. Je lui ai demandé s'il digérait de même. Oui , fort bien , m'a-t-il répondu , sans perdre un coup de dent. — S'il étoit quelquefois malade ? — Non , jamais. — Quelle étoit sa recette et son régime ? — L'exercice , et , au besoin , la diète et l'eau. — Quelle étoit sa méthode en médecine ? — Observer la Nature , et la laisser aller , quand elle va bien toute seule ; la suivre , et l'aider quelquefois. Je lui ai parlé de votre fièvre lente. — Fièvre lente , à son âge ? chagrin d'in-

fortune ou d'amour. Cet homme - là n'est pas un sot. Je vous l'amène, il va venir.

Il vint, coñsulta le malade, causa quelques momens tête à tête avec lui, et répondit de sa guérison. Monsieur, dit-il au bon Plémer, en s'en allant, ce jeune homme vous doit la vie, sans vous, le coup étoit mortel. La Garde le suivit pour payer sa visite, et Plémer s'apperçut qu'il refusoit. Non, Monsieur, non, dit-il, en s'avançant; nous sommes riches; avec nous, s'il vous plaît, point de ces façons - là; gardez votre noblesse pour des infortunés.

A présent me voilà tranquille, dit-il à son malade; vous ne me verrez plus que rarement. Je vais vaquer à mes affaires. Mais gardez votre montre; car il faut qu'un malade puisse au moins, quand il ne dort pas, compter les heures de la nuit. La nuit, le jour, lui dit Montalde, ce sera toujours l'heure

de la reconnaissance. — Dites celle de l'amitié.

Le calme répandu dans l'ame du jeune homme, se glissa dans ses veines ; et la fièvre, sensiblement affoiblie de jour en jour, s'éteignit, et fit place à la sérénité d'une douce convalescence. C'est dans l'âge où étoit Montalde, que la Nature en peu de temps se renouvelle, et répare ses forces : Plémer eut le plaisir de voir son jeune ami se ranimer comme une fleur qu'il auroit arrosée, lorsqu'elle expiroit de langueur.

A présent, lui dit-il un jour, lorsqu'il fut en pleine santé, apprenez-moi par quelle infortune un jeune homme bien né, bien élevé comme vous l'êtes, est tombé dans l'état où je vous ai trouvé.

Je suis jeune, et l'histoire de mes malheurs seroit bien longue, lui dit Montalde, si je vous en faisois tous les tristes détails ; mais je vais vous en dire assez.

Je suis né au pied du Mont-d'Or, dans le plus beau pays de la Nature. Nommer la Limagne d'Auvergne, c'est la décrire ; et tout le monde sait qu'elle est la riante fertilité de cette agréable contrée. Mais par un contraste affligeant et difficile à concevoir, dans ce pays si riche , le plus grand nombre des habitans est pauvre ou mal aisé. Ma famille étoit de ce nombre. Je ne laissai pas d'être élevé avec soin ; et la vue habituelle d'une belle Nature, d'un côté , ces aspects majestueux de nos montagnes, de l'autre, ce tableau romantique de nos vergers, ces collines couronnées de pampres, et au bas, ces belles prairies semées d'arbres chargés de fruits, où serpentent à plein canal les eaux des sources de Roya, aussi pures que le cristal ; enfin les travaux, les plaisirs, les mœurs de nos campagnes avoient fait sur mon ame de si vives impressions, qu'en me les retraçant, je me flattai d'être né Poète. Mes

essais furent applaudis par un Public peu difficile ; et j'avoue que j'étois loin de le croire trop indulgent. Enivré de louanges, et fondant l'espérance de ma fortune sur mon talent, j'engageai mon père à ne pas s'inquiéter de moi dans le partage de ses biens ; mes sœurs furent dotées avec tout l'avantage que permettoit la Loi ; et mon père étant mort après les avoir établies, je laissai ma mère auprès d'elles, jouir, comme elle fait encore, du peu de bien dont j'avois hérité, me réservant à peine de quoi vivre à Paris le peu de temps qu'il me falloit pour y commencer ma carrière.

Presque en y arrivant, j'allai voir un homme aussi célèbre par sa bonté que par son goût et ses lumières, le sage d'Alembert. Je n'ai jamais connu de plus vrai Philosophe. Il l'avoit été dès l'enfance. Tel que l'avoit fait la Nature, tel on le voyoit tous les jours et dans toutes les situations : rien d'ap-

prêté, rien de factice, rien même d'arrangé dans ce grand caractère. Ses petites impatiences, ses naïves foiblesses, ses colères d'enfant, comme on les appeloit, se laissoient voir en lui aussi ingénument que les pensées les plus sublimes et que les sentimens les plus fermes et les plus hauts.

Un accueil simple et doux encouragea ma confiance. Je lui parlai des espérances que l'on m'avoit fait concevoir; et, en le suppliant de les évaluer, je lui ouvris mon porte-feuille. Est-ce bien, me dit-il, la vérité sévère que vous me demandez? Hélas! oui, lui dis-je en tremblant; il n'y a que celle-là de bonne. Elle ressemble à ces remèdes dont l'amertume fait la vertu. Cela étant, me dit-il, lisons. Nous lûmes. Ah! Monsieur, quel souffle rapide dissipa mes illusions! Tout ce que j'avois cru nouveau dans mes Ecrits, étoit usé; tout ce que j'avois peint l'avoit été mille fois mieux; il mit sous mes

yeux mes modèles, et je me vis anéanti. Il s'aperçut de mon abattement, et pour me relever, il voulut bien me dire que, livré à moi-même, et aussi dénué que je l'avois été de conseils et d'exemples, il étoit encore étonné que l'instinct m'eût si bien conduit. Mais il me fit considérer le champ de la Poésie comme tout moissonné, et le trésor de l'imagination comme une mine d'or fouillée, épuisée de veine en veine. Je ne prétends pas, reprit-il, que, dans ses profondeurs, il n'y ait encore quelques filons réservés au génie ; mais il faut y creuser ; le travail en est long ; et je vous avertis que, même après une étude assidue et de l'Art et de la Nature, rien n'est plus incertain, plus rare que le succès du talent poétique, et rien n'est plus infructueux.

Vous me rendez, lui dis-je, un grand service ; mais l'erreur étoit douce, le remède est cruel. Ainsi, pour moi, plus de poésie ! Mais si ce moyen de

percer la foule et d'exister m'est interdit, que vais-je devenir? Vous êtes à confesse, me dit-il; puis-je en sûreté répondre de vos mœurs? Je lui ouvris mon ame, et ne lui cachai rien des pécadilles de ma jeunesse. Allons, me dit-il en souriant, il n'y a pas grand mal à tout cela. Mais à présent c'est à vous de voir si vous vous sentez le courage de sacrifier une partie de votre liberté à l'avantage de vivre à Paris, tranquille, au-dessus du besoin, dans une situation commode pour observer le monde, et vous former le goût.

J'acceptai ces conditions, et peu de jours après, je fus chargé de l'éducation des enfans de la Comtesse de Venttaumont.

En me traçant une méthode d'éducation pour mes Disciples, d'Alembert avoit eu la bonté de me donner aussi pour moi quelques préceptes de conduite.

Dans la maison où vous allez être,

m'avoit-il dit, la familiarité ne vous convient avec personne ; évitez - la comme un écueil. Si on oublioit avec vous la dignité de votre état, ne l'oubliez jamais vous - même , et faites-la sentir avec une douce fierté. La réserve , la politesse , l'air simple du respect , quand vous sentirez qu'il est dû , voilà les bienséances de votre situation. Souvenez-vous que vous avez affaire à l'orgueil qu'il ne faut ni blesser ni flatter. Parlez peu , écoutez - vous bien. La mesure , la précision , la justesse , le naturel dans l'expression comme dans la pensée , sont le partage du bon esprit ; et celui-là est bien reçu par-tout : le bel esprit ne l'est pas de même ; on le punit de ses succès. Que la vérité dans votre bouche soit le langage d'un homme libre , mais modeste. Il y a pour la sincérité un ton qui n'offense jamais. — Gardez-vous bien d'être plaisant , et ne répondez même à la plaisanterie que par un froid silence :

c'est un jeu qui doit être égal ; il ne le seroit pas pour vous. Ne visez pas non plus à la finesse, car c'est un but qu'on manque trop souvent ; et des prétentions manquées, c'est-là peut-être la plus risible. Enfin, en attendant que l'usage du monde vous ait appris à dire avec agrément des choses communes ou frivoles, faites aux beaux parleurs le plaisir dont ils sont le plus reconnoissans, celui de les bien écouter.

Vous avez raison, dit Plémer, ce d'Alembert étoit un homme de bon sens. Eh bien, reprit Montalde, ses leçons furent inutiles ; j'eus beau les suivre de mon mieux, dans trois mois je fus renvoyé.

M. le Comte, en me regardant de toute sa hauteur, me fit sentir à quelle distance infinie je devois me tenir d'un homme comme lui. Il m'honoroit quelquefois d'un affable *comment vous va ?* mais en passant, et sans écouter ma réponse. Une fois cependant, il daigna

me demander compte des études de ses enfans. Je lui parlai de la méthode que d'Alembert m'avoit tracée. Voyons, dit-il, en y jetant les yeux ; et un moment après : Que d'inutilités ! Du latin ! à quoi bon ? De la morale ! cela s'apprend tout seul à la Cour et dans le grand monde. De la métaphysique ! Ah, M. d'Alembert, des définitions, des analyses à mes enfans ! Un peu d'Histoire passe ; non pas celle des peuples, mais celle des familles ; un Abrégé de Moréri, que vous leur donnerez en thèmes, voilà ce qu'il leur faut. Je veux qu'ils connoissent leur monde, et que dans l'occasion ils puissent dire d'où chacun vient. Quant à ma propre généalogie, je vous recommande deux choses, l'une, qu'ils la sachent par cœur, l'autre, qu'ils n'en parlent jamais : car il faut sentir ce qu'on est ; mais il ne faut humilier personne. J'ai toute ma vie été modeste, et je m'en suis fort bien trouvé.

Ah !

Ah! quel fat que Monsieur le Comte, s'écria le Breton ! Et bien , reprit Montalde , Monsieur le Comte étoit un homme aisé à vivre , en comparaison de Madame la Comtesse : car tout glorieux qu'il étoit , comme il n'en faisoit pas mystère , dès qu'on avoit connu son foible , il n'y avoit qu'à le ménager.

Mais pour Madame la Comtesse , on ne savoit jamais ce qu'elle étoit , ni ce qu'elle vouloit. Du matin au soir , d'une heure à l'autre , c'étoit les deux extrêmes : affable , douce , familière , haute , arrogante , dédaigneuse , elle passoit d'une modestie excessive à un orgueil démesuré. On eût dit qu'elles étoient deux. Ah ! si elle avoit été ma femme , disoit le bon Plémer , comme dans peu de temps je vous l'aurois égalisée!

Lorsqu'elle sembloit dédaigner les avantages de la naissance , je me gardois bien d'être de son avis , reprit Montalde; seulement j'avois que dans

250 LE FRANC BRETON,

ces avantages, il y avoit plus de bonheur que de gloire, et qu'il étoit plus raisonnable de s'en féliciter que de s'en applaudir.

Vous l'avez entendu, disoit-elle à ses femmes? C'est un apprentif Philosophe que M. d'Alembert a bien voulu nous envoyer, pour nous guérir du péché de l'orgueil. Et une heure après, je la retrouvois haute comme les nues, daignant à peine me parler.

Vingt fois je lui avois entendu dire que rien n'étoit plus fade, plus insipide que des éloges donnés en face. Je n'avois pas besoin de ces avis pour ménager sa modestie, et j'étois avec elle aussi économe de louanges qu'elle sembloit le désirer; mais je la voyois mécontente toutes les fois que je manquois d'appuyer et de renchérir sur le bien que l'on disoit d'elle, ou qu'elle en disoit elle-même. Assurément elle détestoit l'adulation, et tout le monde le savoit bien; mais me croyois-je obligé pour

cela d'être déplaisant avec elle ? Et entre la flatterie et l'impolitesse , n'y avoit-il pas un milieu , et des nuances délicates que je devois savoir observer et saisir ?

Un jour , s'étant fait lire un des thèmes de ses enfans , elle en fut indignée au point qu'elle ne put s'en taire. Votre Provincial , dit-elle à d'Alembert , n'estime rien que les vieilleries. Il parle à mes enfans de la mère des Gracques , et ne leur dit pas un mot de la leur , qui sans vanité la vaut bien.

Enfin , le jour de sa fête arriva. Elle avoit su que je faisais des vers : elle ne doutoit pas que je n'en eusse fait pour elle ; et le matin en me voyant paroître à sa toilette , avec ses enfans , la voilà qui se dresse sur son fauteuil , sans doute préparée à nous entendre tous les trois lui réciter quelques belles tirades. Quelle fut sa surprise , lorsque ses deux enfans , en lui baisant la main , lui souhaitèrent la bonne fête comme

à une simple bourgeoise, avec quelques mots tendres où leur cœur s'exprimoit mieux que n'auroit fait mon esprit ! Quoi, Monsieur, me demanda-t-elle, est-ce là tout ce que mes enfans ont à me dire, dans un jour, comme celui-ci ? La Nature a parlé, Madame ; l'Art n'a pas osé s'y mêler : il ose encore moins se montrer, ajoutai-je, dans mon respectueux hommage ! Un sourire amer exprima son dépit. Votre respectueux hommage ! Rien de plus neuf assurément, dit-elle, et rien de mieux tourné que ce compliment-là. Allez, Monsieur, voilà qui est bien. Dès ce moment je fus absolument perdu dans son esprit, et il fallut songer à ma retraite.

Mais le Comte, qui s'accommodoit assez de moi, ne voulut pas me renvoyer d'une façon humiliante, et il me proposa pour Secrétaire à son ami le Marquis de Fervac, qu'on envoyoit en ambassade : je lui fus présenté par lui, et dès le premier entretien j'eus le bonheur d'être agréé.

Le Marquis étoit un jeune homme plein de cet esprit naturel et brillant, qui a tant de succès dans le monde, mais auquel ni l'étude, ni la réflexion n'avoient presque rien ajouté. Toute lecture sérieuse lui étoit insoutenable; il ne pouvoit pas même achever celle d'un Roman, s'il étoit un peu long; et il alloit bien vite au dénouement, savoir si l'amant malheureux s'étoit noyé de désespoir, ou s'il avoit fléchi la rigueur de son inhumaine, ou s'il s'en étoit consolé.

M. Montalde, me dit-il, quand je fus installé chez lui, nous partons dans trois mois; et il faut, d'ici là, que je sache parler supérieurement bien de tout ce que contiennent les porte-feuilles et les volumes que voilà. Or je vous déclare que je n'ai ni le loisir, ni le courage de lire ce fatras de négociations et de correspondances. Il faut pourtant que ce soit vous ou moi qui dévorions cette lecture. Ce sera moi, lui dis-je,

Monsieur l'Ambassadeur , la conséquence est évidente. En faisant vos extraits , ajouta-t-il , souvenez-vous de ce Cuisinier qui avoit réduit la quintessence de six douzaines de jambons à une petite fiole. Le langage diplomatique est compressible comme l'air ; et dans ce petit porte-feuille je veux avoir en poche tous ces in-folio. Vous travaillerez tout le jour ; le soir nous irons au spectacle , et vous serez de mes soupers.

Je me livrai à ce travail avec d'autant plus d'ardeur que j'y voyois pour mon avenir un moyen de me rendre utile ; et le Marquis m'en récompensoit , en m'associant à ses plaisirs.

Parmi les Danseuses de l'Opéra , il avoit une maîtresse fort jolie et assez aimable. Elle s'appeloit Emilie. Tous les soirs nous soupions chez elle avec des filles de son état , et des jeunes gens assortis. Le secret de mon petit talent de Poète ayant percé , je ne sais com-

ment, on m'invitoit à réciter mes vers, et on vouloit bien les entendre avec cette indulgente politesse qui se donne l'air du plaisir. Je ne vous dissimule pas que j'étois fort sensible à ces petits succès.

Emilie avoit la bonté d'oublier avec moi cette sévérité de Nymphe de Diane, qui en imposoit à sa cour ; et comme elle étoit sûre que je respecterois en elle l'objet du culte de mon Ambassadeur, elle vouloit bien quelquefois se rendre avec moi familière ; ses camarades l'imitoient. Ainsi quelquefois, dans un coin, j'égayois avec elles le sérieux des bienséances et du respect qui régnoit au soupé. Vous vous moquez, dit Plémer. Du respect ! du sérieux ! des bienséances ! chez une Nymphe d'Opéra ! et qu'y faisoit-on ? — De l'esprit, de la galanterie délicate et légère ; quelquefois de la politique ; et moi, de temps en temps, un peu de poésie, l'épithalame de deux

serins, le dialogue de deux perruches, ou le triomphe d'Emilie dans un pas qu'elle avoit dansé, et que l'on avoit applaudi. Chacune des jeunes convives ambitionnoit la petite gloire d'être célébrée à son tour ; et cette ambition m'attiroit des attentions particulières.

La maîtresse d'un jeune Duc, bien sec, bien triste, bien usé, et d'autant plus jaloux qu'il avoit moins de droits de l'être, Apolline étoit celle qui me faisoit le plus d'amitiés. Comme elle étoit un peu maligne, elle s'amusoit avec moi des ridicules de la petite cour. Une fois que le sérieux du soupé l'avoit ennuyée : Savez-vous, me dit-elle, que tel de ces Messieurs que vous voyez bien sages, bien respectueux avec nous le soir, a été le matin un fat impertinent chez des Dames de qualité ?

Je lui demandai la raison de ce contraste si singulier. Rien de plus simple, me dit-elle : chez nous la liberté n'a d'accès que dans le boudoir, et là,

elle n'est introduite que par billets signés de l'amour ou de la fortune ; au lieu que dans le monde.... Le Duc l'interrompit en s'approchant de nous, et il me demanda si j'aurois ce jour-là quelque jolie chose à leur dire ? Oui, reprit Apolline, une pièce fort amusante sur la maussaderie des amans jaloux et taquins. Le Duc fit la grimace, et il tourna sur le talon.

Pourquoi lui avez-vous dit cela, demandai-je à la jeune espiègle ? Pour lui apprendre, me dit-elle, à n'être pas impertinent. Est-ce qu'on ne vous amène ici que pour dire des vers ? c'est un fort joli instrument que votre lyre poétique ; mais le plaisir de l'entendre est une faveur qu'il faut savoir rendre plus rare. Le talent, comme la beauté, s'avilit quand il se prodigue ; et il y a pour vous aussi une coquetterie que je vous apprendrai.

Je lui répondis qu'au contraire, j'avois toujours pensé que les petites

choses n'avoient de prix qu'autant qu'on ne les faisoit pas valoir, et que dans la facilité il y avoit une bonne grace qui nous concilioit l'indulgence. Point du tout, me dit-elle; sachez qu'en votre absence vous êtes jugé comme un homme qui est obligé d'être amusant. Cela me choque, moi qui vous aime, et qui vous vois vous livrer bonnement aux perfides cajoleries qu'on vous fait pour vous mettre en jeu. Je la remerciai, et je lui promis bien de me tenir un peu plus en réserve. Mais votre Duc est fâché, lui dis-je, et cela m'inquiète. Oh non, soyez tranquille, me dit-elle; je suis comme un chasseur qui corrige son chien quand il a fait quelque sottise. Mais j'ai beau le châtier, il revient sous le fouet. Tenez, ne le voyez-vous pas qui déjà rôde autour de nous? Félicitez-moi, lui dit-elle: j'ai fait la conquête de M. de Montalde; il me fait l'honneur de venir dîner avec moi demain. Vous en

serez ? Il nous récitera ses vers sur le jaloux maussade. Non , répondit le Duc , je n'aurai pas le plaisir de l'entendre. Et en s'éloignant , il ajouta , j'ai des vers par-dessus les yeux.

Je vois , dit-il à mon Ambassadeur , que votre fat de Secrétaire s'avise de faire le galant , et cherche à s'introduire avec ses petits vers ; dites-lui , je vous prie , de ne pas se rendre assidu chez Apolline. Je ne le trouverois pas bon ; et je serois fâché qu'un homme qui vous appartient me donnât de l'humeur.

On me fit à souper bien des agaceries , pour tirer , disoit-on , ma Muse de cette rêverie qui attristoit les plaisirs. Mais ma Muse leur tint rigueur.

Vous n'avez pas été aussi aimable et aussi complaisant que de coutume , me dit l'Ambassadeur en me ramenant ; qu'aviez-vous donc ? quelque caprice de Poëte ? M. l'Ambassadeur , lui répondis-je , personne n'est aimable tous

les jours, et je ne me crois pas obligé d'être tous les jours complaisant. — Dites la vérité : vous avez de l'amour en tête. — De l'amour, non, assurément. — Je vous vois cependant bien préoccupé, bien épris de cette petite Apolline. Mais croyez-moi, ne vous y jouez pas ; le Duc le trouveroit mauvais. Ce seroit-là le moindre de mes soucis, lui répondis-je. Vous auriez tort, répliqua-t-il d'un ton plus imposant. Le Duc est mon ami, et je ne voudrois pas qu'il eût à se plaindre de moi. — De vous, Monsieur l'Ambassadeur ! Et qu'auroit de commun avec votre Excellence ma liaison avec Apolline ? Répondez-vous de moi ? Mais un peu, me dit-il : n'est-ce pas moi qui vous amène ? Et ne serois-je pas la cause ?.... — Oh ! la cause très-innocente. — Quoi qu'il en soit, vous me ferez plaisir de laisser en paix mes amis. Le moyen, dis-je, en est facile : c'est de ne plus être de vos soupers, et je n'en

serai plus. Pourquoi donc, me dit-il?
 — Parce que je me trouve désormais déplacé dans le cercle de vos plaisirs.
 --Vous y êtes, ce me semble, assez bien reçu cependant? — Oui, mais comme témoin, pour y contribuer; et ce rôle, je vous l'avoue, ne va point à mon caractère. — Vous êtes fier, Monsieur de Montalde! — Un peu, Monsieur l'Ambassadeur. — Mais de bonne foi, voulez-vous que nous ayons la complaisance de vous laisser cajoler nos maîtresses? Je dois vous respecter, lui dis-je, dans la vôtre, mais dans celle-là seulement. Ce n'est pas que les autres me fassent plus d'envie; et quoiqu'Apolline m'amuse, je prouverai en ne la voyant pas, qu'elle ne me tient point au cœur. Mais je veux être libre; et si je donnois à quelqu'un le droit de me défendre ce qui pourroit me plaire, je ne le serois plus. Evitons, je vous en supplie, toute discussion sur ce point.

Le lendemain, j'écrivis à Apolline

que je serois privé du plaisir de dîner chez elle , et je ne lui en dis pas la cause. Mais le soir , dans sa loge , le Duc eut la sottise de se vanter que c'étoit lui qui m'avoit fait défendre de la voir , sans quoi j'aurois eu mon congé. Oui-dà ? dit-elle ; eh bien , je vous donne le vôtre. Il fut renvoyé sur-le-champ. Il m'attribua sa disgrâce , et furieux , il alla s'en plaindre à mon Ambassadeur , qui me sacrifia à son ressentiment.

Et cette brave fille , cette Apolline , dit Plémer , vous l'allâtes voir , je l'espère ? — Hélas , non : j'étois triste , j'étois préoccupé de ma situation ; je ne voulus pas l'associer à mes chagrins et à mon infortune. Mais en répondant au billet qu'elle eut la bonté de m'écrire , pour m'annoncer le renvoi de son Duc , je lui exprimai combien j'étois sensible à ce procédé généreux. A votre place , dit Plémer , je n'y aurois pas tenu ; et vous êtes plus sage que je

ne l'ai jamais été. C'est que vous n'avez jamais eu, lui dit Montalde, l'inquiétude du lendemain. C'est un grand moraliste que le malheur ; et dans ce moment-là, plus que jamais, j'étois à son école.

Alors on vint les avertir que leur dîner étoit servi. Dépêchons-nous de l'expédier, dit le Breton : je suis impatient d'apprendre ce que vous allez devenir.

Vous vous doutez bien, dit Montalde en reprenant le fil de son Histoire, que j'allai retrouver mon officieux d'Allembert. Au récit de mes infortunes, il s'impacienta, et m'interrompit plus d'une fois par des mouvemens de colère, tantôt contre le sot orgueil, tantôt contre la vanité, plus sotté encore, disoit-il, qui va briguant de petits succès, et quêtant de fausses louanges. Moi, par exemple, qu'allois-je faire dans ces jolis soupers ? n'aurois-je pas dû voir que je n'y étois point à ma

place? Mais je vous gronde, reprit-il : je prends bien mon temps pour cela ! Pardon. Revenez dans trois jours ; et oubliez mon algarade. Je m'en vais m'occuper de vous.

J'ai fait bien des pas inutiles , me dit-il en me revoyant ; mais enfin je crois avoir une bonne idée. Ne m'avez-vous pas dit que vers la fin de vos études vous aviez fait un peu de Droit ? Un peu, lui dis-je. — Hé bien ! je connois dans la Robe un grand déblayeur de procès : il a pour aide un vieux Secrétaire, auquel il veut donner un Elève à former, pour le remplacer au besoin ; je vais vous proposer pour remplir cette place : le travail en sera pénible , mais utile : en peu de temps vous serez plus instruit que la foule des Avocats ; sans suivre les écoles, vous aurez pris vos grades ; et si vous vous sentez les talens du Barreau, vous vous y produirez. J'embrassai ce projet, et il me rendit le courage.

L'homme

L'homme de robe chez qui j'entrai, M. de Ferbois, étoit un personnage d'une gravité froide, d'un calme inaltérable, et de cette douce apathie que ni le bien, ni le mal d'autrui ne dérange de son repos. Il rapportoit deux cents procès dans son année, et tous les jours, après avoir décidé du sort de deux familles, enrichi l'une et ruiné l'autre, il retournoit chez lui aussi tranquille que s'il venoit de prendre l'air. Que voulez-vous, disoit-il en dînant? c'est le sort des procès de faire en même-temps des heureux et des malheureux; il faut bien que l'on s'y accoutume. Un Juge est comme un Chirurgien, et il n'auroit pas la main sûre s'il se laissoit trop émouvoir. J'étois frappé de ces raisons, et seulement j'en conclus que je serois un mauvais Juge.

M. Rapin, le Secrétaire à l'école duquel on m'avoit mis, étoit aussi doué d'une rare dureté d'ame; mais il y joignoit la rudesse; et cette brusquerie

d'humeur et de langage qu'il avoit avec les Cliens , il l'appeloit intégrité. J'y fus trompé deux ou trois mois.

Mon assiduité patiente au travail dont il m'accabloit, ma diligence à l'expédier , ma modestie et ma docilité à le soumettre à ses lumières , le soulagement , et peut-être l'avantage qu'il en tiroit , m'avoient gagné sa bienveillance ; et aux légères marques de bonté dont M. de Ferbois m'honoroit de temps en temps , j'augurois bien des témoignages que lui rendoit de moi M. Rapin.

Celui-ci tiroit tous les mois d'une cassette, plus ou moins pleine , ce qui m'en revenoit, disoit-il, pour mon lot ; et cette légère rétribution me suffisoit si bien , que je me trouvois à mon aise. Ma seule peine étoit d'apprendre quelquefois qu'à la suite de mes extraits , les conclusions du Rapporteur avoient été tout l'opposé de celles que le bon sens m'auroit dictées. Je m'en plai-

gnois à d'Alembert, qui, en m'écou-
tant, faisoit la moue. J'en témoignai
aussi un jour ma surprise à M. Rapin.
De quoi vous mêlez-vous, me dit-il
brusquement ? quand vous avez dé-
pouillé un procès, et remis le travail
au Juge, votre tâche est remplie, il
n'y faut plus penser. Les affaires ont
tant de faces, les Lois tant d'aspects
différens ! Et puis qu'importe de quel
côté penche la balance du Juge, et quel
est le sort des procès ? Perte ou gain,
tout devient égal au bout de l'an dans
la somme du bien public ; il ne s'en
perd pas une obole ; et les procès ne
sont, à les bien prendre, qu'un moyen
de circulation.

Je ne fus pas édifié de cette leçon
de mon Maître. Ce jeu de *croix ou pile*
sur le sort des procès, et cette circula-
tion où la perte et le gain, tout revenoit
au même, altéra un peu le respect que
j'aurois voulu lui devoir ; et peu de

148 LE FRANC BRETON,
temps après, j'achevai de le bien con-
noître.

Attaqué de la goutte et retenu chez lui, il fut obligé de me laisser seul quelque temps livré à moi-même, au milieu des Plaideurs. Il en prit de l'inquiétude. J'allois bien tous les jours lui rendre compte de mon travail et des audiences que j'avois données; mais je voyois qu'il avoit avec moi quelque peine d'esprit qu'il ne me communiquoit pas. Un jour, après avoir examiné un extrait important que je lui présentois : Voilà qui est fort bien, me dit-il; mais avez-vous vu les Parties? Je répondis que je les avois vues. — Eh bien? — Je les ai écoutées l'une et l'autre avec attention. — Eh bien? — Elles s'en sont allées satisfaites de mon accueil. — Et voilà tout! — Oui, Monsieur, voilà tout. Je leur ai dit d'être tranquilles, et que j'expédierois leur affaire au plutôt. — Au plutôt! mais

vraiment je ne m'étonne pas si chacun s'en va satisfait. Avec ces façons-là il n'y en auroit pas un..... A ces mots, il s'interrompit; et après avoir réfléchi quelques instans : Non, cette affaire-là n'est point pressée, me dit-il; attendons. En voici une qui presse davantage. Les Plaideurs pour et contre m'ont fait demander à me voir. Je vous les enverrai. Ecoutez-les, ne leur promettez rien, et n'ayez pas l'air si facile; vous me direz comment ils se seront conduits.

Ils vinrent; je les écoutai patiemment, mais froidement, comme Rapin me l'avoit prescrit; et l'un des deux, plus inquiet que l'autre de cet accueil sévère, laissa sur mon bureau un rouleau d'or que je n'apperçus que lorsque le Client fut déjà loin. Je pris cela pour une offense, et je courus chez mon goutteux lui conter mon humiliation.

Rapin me regarda avec un air sour-

nois, et un souris moqueur qui me fut de mauvais augure. Vous avez bien raison d'être offensé, me dit-il ! Ce plaideur est un sot, un impertinent..... Laissez-moi là son or ; et qu'il ose venir à moi, je le relancerai, je le tancerai d'importance. Au moins dites-lui bien, repris-je, que je n'avois pas vu l'affront qu'il me faisoit. — Je n'y manquerai pas. — Que j'ai couru après lui. — Fort bien. — Que je l'ai rappelé. — Sans doute. — Et que si j'avois su où le trouver, je serois allé lui jeter au nez son infâme présent. — Je dirai tout cela. Il faut avoir l'ame bien basse, continuai-je, pour en supposer une corruptible et vénale dans le Secrétaire d'un Juge ! Il est vrai, dit Rapin, cela crie vengeance ; et nous ne sommes pas d'humeur à souffrir de pareils affronts. Mais laissez-moi, je suis dans l'accès de ma goutte, et je n'ai pas besoin de m'échauffer le sang.

Ah ! le vieux Rapin, dit Plémer ! je

gage qu'il s'est moqué de vous, et qu'il gardera le rouleau. J'en eus quelque soupçon, reprit Montalde; et je me promis bien de savoir du Plaideur s'il le lui auroit rendu. Mais Rapin, qui ne vouloit pas d'éclaircissement là-dessus, prévint mes informations. Le lendemain, lorsque j'allai présenter mon travail à M. de Ferbois, il me reçut d'un air plus accueillant, plus affable que de coutume. M. de Montalde, me dit-il, je suis content de votre assiduité, de votre diligence; mais vous êtes bien neuf dans les affaires! Le bon M. Rapin n'a pas eu le temps de vous former; il est malade, et pour le suppléer, j'ai besoin d'un homme plus mûr et plus instruit que vous ne pouvez l'être. J'en suis fâché, j'estime vos talens et vos mœurs. Allez, comptez sur moi: je vous protégerai, et je rendrai de vous les meilleurs témoignages.

Je m'en allai, sans aucun regret de

n'être plus à cette école, mais persuadé qu'un mauvais génie se plaisait à me repousser dans le fond de l'abîme d'où je voulois sortir.

M'y voilà retombé, disois-je; et que faire pour m'en tirer? aller encore être importun à ce bon d'Alembert, après qu'il avoit épuisé tous les moyens de me servir! Il y auroit eu de la bassesse. Priver ma mère du peu de bien que je lui avois laissé! Etre à charge à mes sœurs, et rapporter dans mon pays toute l'humiliation de mes espérances trompées! plutôt mourir. Mais puisqu'enfin je n'avois plus qu'à me casser la tête, pourquoi ne pas le rendre utile à mon pays, ce courage du désespoir? Il me restoit encore la ressource honorable de mourir en soldat; je voulus m'engager. Hélas! en me toisant, l'Enrôleur me trouva trop petit de six lignes.

Rien jusque-là ne m'avoit été plus indifférent que la mesure de ma taille;

je n'y avois même jamais pensé. Mais il est pour l'ame des situations, où un surcroît d'adversité, quelque léger qu'il soit, achève de l'abattre. La pensée que j'étois le rebut même de la milice, me saisit, me pressa le cœur; et je sentis le fiel qui passoit dans mon sang, s'épancher jusque sur mes lèvres; je sentis courir dans mes veines le frisson de la fièvre lente dont vous m'avez vu consumé. Je vins avec le peu d'argent qui me restoit tomber malade dans cet Hôtel, et je demandai une Garde. Le Ciel m'envoya cette femme si charitable, cette bonne Dupré, il m'a depuis envoyé le meilleur et le plus généreux des hommes; le Ciel ne veut donc pas que je sois toujours malheureux!

Non, reprit Plémer, non, vous ne le serez plus, ou bien nous le serons ensemble. Il y a long-temps que je cherche un homme qui chez moi, à la tête de mon commerce, soit un autre

moi-même ; et il ne tient qu'à vous d'être cet homme-là.

Montalde, pénétré de reconnaissance et de joie, seroit tombé aux genoux de Plémer, si celui-ci ne l'eût relevé brusquement. Oh ! point de ces transports, dit-il, je ne les aime pas ; ils ont l'air de l'étonnement ; et je ne veux pas qu'on s'étonne quand je fais une chose honnête. L'air de Paris ne nous convient ni à l'un ni à l'autre : mes affaires y sont finies ; mes adieux y sont faits ; ma chaise est à deux places ; partons demain pour Nantes ; la bonne dame Dupré, votre Garde nous y suivra.

Je vous demande, lui dit Montalde, le temps d'instruire le digne d'Alembert de ma bonne fortune, et de prendre congé de lui. Allons le voir ensemble, dit Plémer : je ne veux point partir sans embrasser cet homme-là.

D'Alembert fit un haut-le-corps en voyant paroître Montalde. Vous voilà,

lui dit-il ! je vous ai cru noyé. Qu'êtes-vous devenu depuis que M. de Ferbois vous a remercié ? J'ai été malade , lui dit Montalde , et je n'ai pas osé..... — Belle discrétion , qui met un pauvre homme au supplice ! Avois-je mérité que vous me fissiez un mystère de l'état où vous vous trouviez ? Montalde lui conta tout ce qui lui étoit arrivé. Ah ! Monsieur , s'écria le Philosophe en parlant à Plémer , la bonne chose que la richesse dans des mains bien-faisantes ! et de quelle peine vous me tirez ! ce diable d'homme m'a rendu plus malheureux que lui. Il y a deux mois que je ne dors point , et que je le cherche comme une épingle. Allez , Monsieur , je devrois être furieux contre vous ; et je ne vous pardonne qu'en considération de cet excellent homme , qui a la honte de vous aimer. Ma foi si je suis bon , reprit Plémer , je trouve un homme encore meilleur que moi ; et j'en suis bien aise : je ne

croyois pas qu'il y en eût. Adieu, Monsieur, je n'oublierai jamais votre colère. Ils s'embrassèrent comme d'anciens amis; et le lendemain, Plémer et Montalde partirent.

Dans ce voyage, la santé de Montalde acheva de se rétablir. Son ame enfin se reposoit dans un calme délicieux; son bonheur lui sembloit un rêve; et le charmant spectacle de la fertilité que lui offroient les bords de la Loire, contribuoit encore à son enchantement.

Vous allez être transplanté, lui dit Plémer, dans un monde nouveau, je vous en avertis. Mes livres de négoce ne ressemblent pas à de la poésie; mais vous y trouverez peut-être une sorte d'intelligence qui vaut bien celle du bel esprit. Ce n'est pas une petite chose que de combiner les besoins, les facultés, les moyens d'échange de tous les pays des deux mondes, et de calculer pour soi-même les hasards,

les périls, les avantages d'un commerce qui embrasse la terre et les mers. J'espère que dans ces spéculations la tête même d'un Poète ne sera pas à l'étroit; et si je ne me trompe, ce genre de travail est plus digne de vous que le grimoire de la politique et que celui de la chicane.

Dans la situation d'où vous m'avez tiré, lui dit Montalde, tout ce qui peut honnêtement donner à vivre m'eût été bon; mais rien au monde ne pouvoit mieux me convenir que de m'attacher pour la vie à un homme à qui je la dois.

Montalde en arrivant à Nantes, y trouva de nouveaux objets d'estime et de vénération. La maison de Plémer étoit le modèle de l'ordre. Sa femme, avec une noblesse naturelle, une dignité simple, une vigilance imposante, présidoit à l'intérieur domestique; elle avoit l'œil à tout. Plémer ne s'y méloit de rien. Sa fille, sous le doux empire

de cette mère vertueuse , étoit chargée de tous les soins qui demandoient de l'activité.

Gabrielle (c'étoit le nom de cette fille unique) sembloit n'avoir jamais eu le loisir de s'appercevoir qu'elle étoit belle ; et ni son miroir , ni son cœur ne lui avoient dit encore , quoiqu'elle eût dix-huit ans , à quoi ces beaux yeux noirs et ces longues paupières , ces traits si doux , ce teint si frais , cette bouche où l'on croyoit voir des feuilles de jasmin briller parmi les roses , cette taille souple et légère où se formoient déjà tant de charmes naissans , étoient destinés par l'Amour. Montalde le sut avant elle ; et ce fut pour lui la dernière et la plus douloureuse épreuve du malheur.

Lui qui , au milieu des plus aimables vices , avoit sauvé sa liberté de toutes leurs séductions , trouva l'écueil de cette liberté dans un regard de l'innocence ; et son cœur ne fut pas

C O N T E M O R A L . 159

seul atteint du trait inévitable qui lui étoit réservé.

Plémer, impatient de conter à sa femme la rencontre qu'il avoit faite, se livra indiscretement au plaisir de louer, devant sa jeune fille, le caractère de Montalde, la bonté, la candeur, l'élevation de son ame, le courage simple et modeste avec lequel il avoit préféré l'infortune à l'humiliation, et sa noble délicatesse, et sa douceur inaltérable dans l'abandon où il étoit réduit entre la misère et la mort. A ce récit, le bon Plémer s'applaudissoit de voir couler les larmes de sa fille, sans songer au péril que couroit à l'entendre le cœur de cette jeune enfant.

Ce fut cet éloge imprudent, plus que la vue de Montalde, qui fit sur l'ame de Gabrielle cette première impression qui ne s'efface plus. Elle la reçut sans alarmes. Elle étoit loin de soupçonner, dans une émotion si douce,

l'intérêt dangereux qui s'y mêloit à son insçu.

Montalde ne fut guère plus alarmé du ravissement que lui causa la vue de l'innocente Gabrielle. Ni la douceur de son regard, ni le charme de son langage, ni l'aimable simplicité de ses manières, ni cette grace ravissante qui accompagnoit négligemment toutes ses actions, rien dans la fille de son ami ne lui parut à redouter. Il se croyoit bien sûr de ne la voir jamais qu'avec ce plaisir pur que nous cause la perfection des ouvrages de la Nature. Mais lorsqu'il s'aperçut que le son de sa voix le pénétrait jusqu'au fond de l'ame; qu'il ne pouvoit la voir paroître sans un frémissement secret; qu'il sentoit son cœur tressaillir lorsqu'elle daignoit lui sourire; que la parole expiroit sur ses lèvres, toutes les fois qu'en lui parlant ses yeux se fixoient sur les siens; que son image le poursuivoit sans cesse, et que dans la veille il ne pouvoit

pouvoit avoir d'autre pensée, ni dans le sommeil d'autre songe : Qu'est - ce donc qui se passe en moi, se dit-il à lui-même ; et de quel prix, en arrivant, payai-je les bontés d'un homme qui m'a retiré du tombeau ? Moi, de l'amour ! moi, malheureux ! pour une fille destinée à posséder des biens immenses, et à choisir dans les plus hautes classes le plus fortuné des époux ! Il est impossible, sans doute, de la voir sans être ému, saisi, ravi d'étonnement ; jamais dans sa simplicité la Nature ne fut si belle. Mais que l'admiration qu'elle me cause soit innocente comme ses charmes : loin de moi l'espérance, et avec l'espérance loin de moi le desir, loin de moi la pensée de troubler un moment le repos, la sérénité de cette ame paisible et pure ! Aimons-là, mais comme ma soeur : son père n'est-il pas le mien ?

Cette résolution bien prise, Montalde se sentit réconcilié avec lui-même.

Tom. II.

L

Il fut calme, mais il fut triste; et le travail dont il étoit chargé, servit d'excuse à sa tristesse. Il est, disoit Plémer, naturellement sérieux.

La confiance que lui marquoit ce brave homme étoit sans réserve. En l'initiant aux plus savantes spéculations du commerce, il le voyoit avec étonnement les saisir d'un coup-d'œil, les embrasser, quelquefois les étendre, et parcourir de la pensée toutes les branches de cette science vaste, jusque dans ses derniers rameaux.

Mon ami, lui dit-il au bout de quelques mois, ce n'est pas l'esprit du commerce que vous avez, c'en est le vrai génie; et si vous n'allez pas un jour plus loin que moi, ce sera votre faute. Je vous prédis la plus haute fortune, si vous y employez vos moyens. En attendant, je dois vous faire un sort. Je le ferai modeste; n'allez pas me fâcher en me contrariant.

Vous serez avec moi six ans à la tête

de mes affaires. Votre travail ne peut s'apprécier au-dessous de deux mille écus.... Non pas moins, s'il vous plaît. Laissez-moi dire jusqu'au bout. Vous êtes sage, et cent pistoles suffiront à votre dépense. Voilà donc, au bout de six ans, dix mille écus d'épargne bien assurés ; ils sont à vous. Eh bien, dès à présent employons vos économies, et plaçons-les sur un de mes navires. S'il revient à bon port deux fois, vos fonds auront doublé. Et s'il périt, dit le jeune homme ? S'il périt, dit Plémer, nous recommencerons, vous me devrez encore six ans. Ma vie entière, s'écria Montalde. Je le veux bien, dit Plémer en riant ; mon marché n'en est que meilleur ; et vous voyez que je ne risque rien à vous faire quelques avances.

Je vois, Monsieur, reprit Montalde, que vous voulez en agir en père. Eh bien, faites pour votre enfant tout ce qu'il vous plaira. Loin d'en rougir, il fera gloire de tout devoir à vos bontés.

La situation de Montalde, après cet entretien, n'en fut que plus pénible ; car de nouveaux bienfaits étoient pour lui des liens nouveaux ; et la ressource des ames foibles, l'éloignement ne lui étoit plus permis. Retenu dans les chaînes de la reconnoissance, il se voyoit condamné à vivre auprès de celle qu'il adoroit, sans même oser aspirer à lui plaire. Dans peu elle alloit s'engager ; il falloit que son cœur fût libre de suivre le don de sa main ; vouloir porter atteinte à cette liberté, auroit été pour lui le crime du plus vil, du plus détestable des hommes. L'amitié, la confiance, la plus sainte hospitalité, tout seroit trahi par un mot, par un regard, par un soupir qui décéleroit son amour. Ah ! plutôt mille morts que de vivre un moment chargé d'une si noire ingratitude ! Tout dans cette maison m'est sacré, disoit-il, et je n'ai que le choix d'y être un monstre ou d'y être un héros. Un héros, oui, je le

serai, si j'ai la force de me vaincre, et je l'aurai ; le Ciel à qui je la demande, sera juste en me l'accordant.

Dès-lors toutes les puissances de son ame se réunirent pour commander à ses yeux, à sa voix, à son cœur de tenir caché le secret de sa passion, qui tous les jours alloit croissant, et que l'innocente ingénuité de Gabrielle ne cessoit d'enflammer encore.

A Paris, comme la prétention de former à son gré le caractère d'une jeune femme est la chimère de tous les maris, l'attention de toutes les mères est d'élever leurs filles dans un état de réserve et de dissimulation qui ne laisse rien voir de décidé en elles. Une fille à marier est dans le monde une espèce de chrysalide jusqu'au moment qu'en déployant ses ailes, elle se change en papillon. En Province, on n'a pas le même soin de tenir caché le naturel d'une jeune personne ; et ce n'est pas pour elle une règle de bienséance de

garder le secret de son ame et de son esprit. Dès l'enfance, on avoit donc laissé à Gabrielle la liberté d'exprimer sa pensée et les mouvemens de son cœur. Mais soit par la continuité et l'habitude des bons exemples, soit par ce sentiment exquis qui est l'instinct des ames bien nées, il n'y avoit jamais eu rien de répréhensible dans cette heureuse liberté.

Gabrielle ne fut pas plus gênée, lorsque Montalde fut admis dans l'intimité de la maison. Madame Plémer avoit pour lui de ces attentions délicates qui ne veulent pas même être aperçues, et qui sont d'autant plus flatteuses qu'elles semblent involontaires. Gabrielle les imitoit. C'étoit un mélange d'estime et de bienveillance habituelle, qui, sans avoir rien de familier, n'avoit rien que de naturel; et cette politesse de sentiment qui fait le charme de l'amitié, n'auroit laissé voir à Montalde aucune différence entre

Gabrielle et sa mère. Mais à des signes imperceptibles pour tout autre que pour lui-même, tantôt à la douce langueur d'un regard reposé sur lui, tantôt à l'altération de l'accent d'une voix timide, quelquefois à une foible teinte de rougeur dont elle s'animoit en lui adressant la parole, ou bien au léger tremblement de cette belle main qui lui versoit du thé, le plus souvent à l'émotion dont elle étoit saisie lorsqu'il exprimoit à sa mère l'excès de sa reconnaissance, il crut voir qu'elle avoit pour lui plus que de la simple amitié; et ce fut alors qu'il éprouva le plus cruel des tourmens de l'amour, celui auprès duquel la soif de Tantale n'étoit qu'une peine légère.

Où je me fais illusion, disoit-il, où ce sont-là des symptômes d'amour, d'un amour foible à sa naissance et qu'heureusement elle ignore, mais qui peut faire à son insçu de dangereux progrès. Que vais-je devenir? Ah! c'est

à présent que j'ai besoin de tout mon courage. Et plus la sensibilité de Gabrielle se déceloit par mille traits naïfs qu'il n'appercevoit que trop bien, plus, sous un air sérieux et modeste, la sienne se tenoit retirée au fond de son cœur. Ce cœur brûloit, mais d'un feu caché dont ses yeux même ne laissoient échapper presque aucune étincelle : heureux s'il n'avoit eu que ces premiers combats à soutenir !

Plémer, en rappelant devant sa femme et devant sa fille les aventures de Montalde, l'avoit plaisanté quelquefois sur la mal-adresse qu'il avoit eue de ne pas composer pour la Fête de sa Comtesse quelque belle pièce de vers. Gabrielle saisit cette plaisanterie ; et lorsque vint la Fête de sa mère, elle demanda au jeune homme, s'il laisseroit passer de même ce beau jour sans le célébrer par quelques couplets de chanson. — Et qui les chantera ? — Moi, lui répondit-elle. Jugez de quelle

CONTE MORAL. 169

ardeur sa verve s'anima ! L'esprit n'y fut pour rien ; mais le sentiment le plus pur , la piété la plus touchante , l'amour filial qui , lui-même , avoit passé dans l'ame du Poëte , dicta l'éloge de cette digne mère que sa fille devoit chanter. Tous les traits de son caractère y étoient peints sans être flattés , et avec des couleurs si douces et des touches si délicates , que la plus modeste des femmes pouvoit l'entendre sans rougir ; c'étoit le miroir de son ame.

Plémer , avec sa brusquerie , étoit un homme profondément sensible. La voix de sa fille , l'éloge le plus naïf et le plus juste d'une femme qu'il adoroit , la présence de ses amis , le spectacle charmant de cette fête domestique , tout cela réuni , l'émut au point que ses larmes coulèrent. Celles de Madame Plémer inondoient son visage , le jeune cœur de Gabrielle interrompoit à chaque instant sa voix par des sanglots ,

et au dernier couplet, qu'elle eut bien de la peine à faire entendre, elle tomba dans les bras de sa mère. Plémer vint aussi l'embrasser ; et les amis de la maison s'empressoient tous à lui faire hommage de l'attendrissement dont ils étoient saisis ; Montalde seul se tenoit éloigné.

Venez, Monsieur, lui dit la mère ; venez, que je vous remercie des sentimens délicieux que vous me faites éprouver. Il s'inclina pour lui baiser la main : mais elle l'embrassa ; et en se relevant, il se sentit presser la main par les deux mains de Gabrielle, qui lui dit en pleurant encore, et d'une voix qui eût anolli le marbre : Ah ! Monsieur, que mon père a bien raison de vous aimer ! Dès ce moment il se crut perdu.

Le soir, l'illumination de l'un des navires de Plémer annonça dans le Port la fête et le souper qu'il y donnoit pour bouquet à sa femme. Elle y fut menée

en triomphe au son des instrumens, tenant sa fille par la main; et quoiqu'ils n'eussent invité à cette fête que des amis, le cortège en étoit nombreux. Le souper fut splendide; et durant le souper, les deux bords de la Loire ne cessèrent de retentir du bruit d'un concert ravissant. Jamais plus douce joie n'avoit régné dans une fête : mais cette joie fit bientôt place aux alarmes les plus cruelles.

Lorsqu'on se retira, la lune répandoit du haut du Ciel la clarté la plus pure; elle servoit de fanal aux rameurs; et Plémer ayant pris de sages précautions pour que sans péril tout son monde fût ramené du vaisseau sur la rive, se retiroit lui-même le plus heureux des hommes, lorsqu'en mettant le pied sur la chaloupe, il glisse et tombe dans les eaux. Montalde s'y élance après lui, et sans savoir nager, et sans autre soutien que le bout d'un cordage qui pendoit à la barque, il saisit

Plémer d'une main et le dispute aux flots qui le rouloient sous le navire. A l'instant même, les matelots viennent à leur secours, et les enlèvent tous les deux.

Quand Plémer fut sur la chaloupe, et qu'il eut repris l'usage de ses sens : Eh bien, dit-il à Montalde, à présent qui de nous deux est insolvable ? Le jeune homme, encore tout saisi de l'effroi qu'il lui avoit causé, l'embrassoit et pleuroit de joie. Ils arrivent au bord où Madame Plémer, sa fille, ses amis, les attendoient épouvantés des cris qu'ils avoient entendus. Rassurez-vous, leur dit Plémer en abordant ; grace au Ciel, me voilà ; je l'ai échappé belle ! J'étois tombé dans l'eau, j'allois périr ; c'est Montalde qui m'a sauvé. A ces mots, Madame Plémer embrasse son époux ; et Gabrielle, dans un transport de reconnoissance et de joie, saisit et serre dans ses bras le libérateur de son père. Ah ! je vous dois plus que la

vie , lui dit-elle , en le pressant contre son sein. O Dieu , s'écria-t-il en s'arrachant des bras de celle qu'il adoroit , ô Dieu , ne m'abandonnez pas ! Madame Plémer à son tour embrassa le jeune homme ; et avec elle au moins il put céder au mouvement d'une mutuelle amitié. Tout fut mêlé dans ce moment d'un reste de frayeur et d'un excès de joie ; et ni le cœur de Gabrielle , ni celui de Montalde n'eut le temps de se consulter.

Mais lorsque , rendus à eux-mêmes , chacun des deux put réfléchir à ce qui venoit de se passer : Que lui ai-je donc fait , se demanda-t-elle , en pleurant , pour m'avoir rebutée avec tant de rigueur ? J'ai oublié un moment , je l'avoue , les bienséances de mon âge ; mais dans quel moment , et pourquoi ? J'ai embrassé Montalde , comme j'aurois embrassé l'autel du Dieu qui auroit sauvé mon père. Ah , Montalde ! si ce mouvement , tout involontaire qu'il a

été, vous semble indigne d'une ame vertueuse, vous avez été orphelin dès le berceau, jamais une mère ne vous a souri, jamais un père ne vous a caressé; vous ne connoissez ni la force des liens du sang, ni la tendresse de la Nature. Cruel! comment avez-vous pu me traiter aussi sévèrement? Qu'avez-vous donc pensé de moi?

Gabrielle ne dormit point, son lit fut baigné de ses larmes; et dans cette longue insomnie, sa tête se troubla, son sang s'alluma dans ses veines, son haleine brûlante ne s'exhaloit plus qu'en soupirs. Enfin se rappelant ce qu'elle avoit entendu dire des tourmens de l'amour: Ah! c'en est fait de moi, dit-elle; j'ai senti ce cœur généreux palpiter sur mon sein; un feu rapide a passé dans mon sang, et c'est ce feu qui me dévore. O mon père! pardonnez-moi l'ivresse et le délire de ma reconnoissance. Puis-je ne pas aimer, puis-je aimer assez le mortel qui, au

péril de sa vie, vous a sauvé? Oui, après vous, après ma mère, il est ce que j'ai de plus cher au monde. Je sais qu'il est sans bien; mais que seroit pour moi la fortune la plus brillante en comparaison de vos jours que je lui dois? Ah! que ce soit-là sa richesse, et que la fille de Plémer n'ait jamais d'autre époux que celui qui a sauvé son père.

La situation de Montalde étoit mille fois plus cruelle. Innocent jusque-là, il ne se sentoit plus la force de la garder cette innocence, qu'un malheureux moment lui feroit perdre pour jamais. Les vils moyens de séduction étoient loin de son ame; il s'estimoit assez pour ne craindre de son amour rien de lâche, rien de honteux. Mais malgré lui, cette aimable enfant étoit peut-être déjà séduite; et si son cœur étoit atteint; si elle respiroit près de lui le feu dont il brûloit lui-même; si bientôt enfin l'un et l'autre ils en étoient au point de ne pouvoir plus

se cacher une passion sans espoir ; quelle seroit l'issue de cet abîme de malheur, où il l'auroit laissé tomber, où il seroit tombé lui-même ? Un crime involontaire, dont on a prévu le péril sans l'éviter, n'est-il donc plus un crime ? N'ai-je pas eu, se disoit-il, et n'ai-je pas encore le recours de la fuite et le refuge de l'absence ?

Loin de moi les lâches excuses d'une passion insurmontable ! Loin de moi cette probité qui s'étale en belles paroles, et qui se croit lavée, par de vaines excuses, de la honte de succomber. Non, jamais l'honneur et la foi ne doivent courir aucun risque : dès que le succès de l'épreuve est douteux, il faut l'éviter ; et ce courage encore me reste. Il m'est affreux de me séparer du seul ami que j'avois au monde ; il m'est affreux de retomber dans la misère et dans l'abandon ; il m'est encore bien plus affreux de m'éloigner de Gabrielle ; mais plus cet effort

effort est pénible , plus il est nécessaire. Ainsi parloit Montalde ; et impatient de s'assurer de lui-même en consommant ses sacrifices , il attendoit le jour pour aller voir Plémer. — L'aller voir ! et que lui dirai-je ? Comblé de ses bienfaits , honoré de sa confiance , pénétré des bontés qu'avec tant de franchise il me prodigue tous les jours , comment aurai-je le courage de lui annoncer que je le quitte ? Et quelle excuse lui donnerai-je de ce départ précipité ? Il le faut cependant , il faut paroître injuste , ingrat , mal-honnête homme , et ne pas l'être. O chère estime de moi-même , doux témoignage de mon cœur , vous me suivrez dans mon exil , dans ma misère , dans cette vie errante et douloureuse que je traînerai loin de Nantes , loin de cette maison respectable et chérie , où toutes les prospérités sembloient se présenter à moi ; vous me suivrez , et , s'il est possible , ce sera vous qui me consolerez.

Tom. II.

M

A ces mots, son cœur soulagé laissoit éclater ses soupirs, et des ruisseaux de larmes s'épanchoient de ses yeux. Ainsi la nuit s'étoit passée, lorsqu'il descendit chez Plémer, résolu de prendre congé de lui, mais aussi pâle, aussi tremblant qu'un criminel que l'on mène au supplice.

En descendant, il rencontra la bonne Madame Dupré, qu'on avoit appelée à Nantes, et dont madame Plémer avoit fait l'économé de sa maison. Eh bon Dieu, lui dit-elle, dans quel état vous êtes ! Les yeux battus, le teint plombé ! le visage défait ! Allez-vous être encore malade ? J'espère que non, lui dit-il ; mais il est vrai que je ne suis pas bien. Je crois connoître votre mal, reprit-elle ; et je crains bien que celui-ci ne soit pas facile à guérir. Mon mal, à moi ! reprit Montalde avec surprise : quel est-il ? que voulez-vous dire ? — Ah ! M. de Montalde, ce n'est pas avec moi que vous pouvez dissi-

muler. Je vous aime ; et depuis que je suis dans cette maison , je vous observe , et je vous plains. Madame , reprit-il , je ne vous entends pas ; mais quoi que vous pensiez de moi , je vous conjure de vous taire. Oh non , dit-elle en s'en allant , n'ayez pas peur , ce ne sera pas moi qui parlerai. Mais vous ! mais cette pauvre enfant !... Ah ! prenez bien garde à vos yeux.

. Eh bien , se dit-il à lui-même , voilà que cette bonne femme a pénétré le secret de mon cœur. Non , l'amour ne peut être long-temps caché ; et si je ne veux pas que le mien se trahisse , il faut que je m'éloigne. Allons , et ne différons plus.

Y. Savez-vous , mon ami , lui dit Plémer en le voyant , que Gabrielle ressent de l'impression que lui fit hier l'accident de son père ? Elle a eu cette nuit une fièvre brûlante ; et il lui en reste encore un violent mal de tête. Sa mère est auprès d'elle : je vais la

voir; venez la voir aussi. Ce sera un calmant pour elle que la vue de mon sauveur. Montalde le suivit auprès du lit de Gabrielle.

Et quoi, ma fille, lui dit Plémer, tu n'es pas encore rassurée ! Nous voilà tous les deux, le péril est passé; tu n'as plus qu'à te réjouir. Montalde a eu peur comme toi: il en est pâle encore; mais moi je ne m'en ressens plus, et jamais la vie ne m'a été plus douce que depuis que je la lui dois. Les yeux de Gabrielle, attachés sur son père tandis qu'il lui parloit, brilloient de l'éclat le plus vif. N'a-t-elle pas encore un peu de fièvre, demanda-t-il à Madame Plémer? Voyons. Je ne m'y connois guère. Vous qui devez vous y connoître, Montalde, tâtez-lui le pouls. Eh bien? oui, c'est moi, c'est son père qui vous demande de lui tâter le pouls. Avez-vous peur que sa main ne vous brûle? ou que son mal de tête ne soit contagieux? Montalde s'ap-

proche en tremblant ; et Gabrielle , en laissant tomber son bras sous la main de Montalde , tient ses yeux attachés sur les yeux de sa mère , comme pour y puiser la force dont son foible cœur a besoin. Mais lorsqu'elle sentit la main de son amant lui presser doucement l'artère , il lui prit un tressaillement qu'elle voulut lui dérober en retirant sa main. O par combien de traits imperceptibles et pénétrants , l'amour se découvre à l'amour !

Montalde , en s'efforçant de cacher son émotion , dit que le pouls n'étoit pas bien remis , mais que dans peu il seroit tranquille. Je l'espère , dit Gabrielle , levant les yeux au ciel : je serois trop à plaindre , si le trouble que m'a causé la nuit dernière étoit durable : j'en avois l'esprit égaré. Ah , ma fille , lui dit sa mère , avec des cœurs tels que les nôtres , il est bien difficile et bien rare qu'on soit heureux ! Bon ! si le ciel nous eût faits ,

dit Plémer, moins sensibles et moins aimans, goûterions-nous si bien les délices d'un bon ménage? Croyez-vous qu'à vivre pour soi, l'on trouve mieux son compte? On s'épargne des peines; mais de quels doux plaisirs ne se prive-t-on pas? Qui n'aime point n'est point aimé; et quel charme a pour lui la vie? Je sais ce que me coûte ma sensibilité; mais quelque mal qu'elle me cause, tenez, je n'en donnerois pas un seul grain pour des monceaux d'or. Ne pensez-vous pas comme moi, Montalde? Hélas! dit le jeune homme, ce n'est pas en aimant ce qu'on doit aimer, qu'on peut se trouver trop sensible; on croiroit bien plutôt ne l'être pas assez. Ces mots accompagnés d'un regard qui avoit fait la ronde, répandirent un peu de calme dans les veines de Gabrielle. Mais ce calme que ses parens prirent pour celui de son ame, ne fut que celui de ses sens, et Montalde y vit la langueur d'une profonde

mélancolie. Il en savoit la cause; il vit qu'il étoit temps d'y apporter le plus prompt remède; et il alla trouver Plémer.

Monsieur, lui dit-il en l'abordant, je vais vous étonner. Mais quelque étrange que vous semble la résolution que j'ai prise, ne m'en demandez pas la cause, et daignez me la pardonner. Je vous chéris et vous révere comme l'ami le plus vertueux, le plus rare. Un père n'eût pas fait pour moi plus que vous, je le sais, je ne l'oublierai de ma vie; et cependant je vous conjure de me permettre de vous quitter. Plémer sauta de son fauteuil, de surprise et d'étonnement. Me quitter! vous, Montalde! et pourquoi; s'il vous plaît? vous auroit-on donné chez moi quelque désagrément? j'aurois peine à le croire. — Hélas, Monsieur! je n'y reçois que des marques d'estime, de bienveillance et de bonté. — Qu'est-ce donc qui vous en éloigne? Le sort que

je vous fais est bien modique ; mais parlez, je puis... — Ah, ne m'accablez pas d'un soupçon trop injuste : mon cœur vous est connu ; c'est à regret, vous le savez, que j'ai permis à vos bienfaits de passer de si loin toutes mes espérances. Je n'ai que trop à me louer de la noblesse de votre ame. Vous n'êtes que trop généreux. — Et sans aucun mécontentement vous voulez me quitter ! — J'en suis au désespoir ; mais le plus saint devoir me l'ordonne. — J'entends ; votre mère gémit de votre éloignement ? Elle vous demande auprès d'elle ? Mon ami, faites-la venir : cette maison sera la sienne ; ma femme sera son amie ; nous n'en serons que plus heureux. Oppressé de tant de bontés, Montalde répondit que sa mère ne souffroit point de son absence ; qu'il la savoit tranquille et contente auprès de ses sœurs ; et qu'elle ne manquoit de rien. Dites-moi donc, insista Plémer, ce qui vous force à m'abandonner. Ma

destinée, dit le jeune homme. — Oh pour le coup je ne vous conçois plus, dit Plémer avec violence. Votre destinée ! ah, Montalde ! la destinée est la vaine excuse des torts qui n'en ont plus aucune ; et ce n'est pas avec ce mot vide de sens qu'un homme comme vous doit se justifier. J'appelle, dit Montalde, ma destinée, un caractère inquiet, inconstant que j'ai reçu de la Nature, et qui ne peut me laisser en repos dans aucune situation ; vous l'avez vu. — Je vous ai vu quitter une Comtesse impertinente, un arrogant Marquis, un je ne sais quel Juge, et son fripon de Secrétaire ; il n'y a rien d'étonnant dans tout cela. Mais moi, qui suis un homme simple, un bon homme, moi qui vous aime, moi qui comptois passer ma vie avec vous !... Non, Monsieur, ce caprice n'est pas croyable. Il y a là-dedans quelque chose d'incompréhensible pour moi ; et si vous ne m'expliquez pas ce que c'est, je vous

tiens pour un méchant homme ou pour un fou. Vous n'avez qu'à choisir. Oui, pour un fou, j'y consens, dit Montalde, en se jetant aux genoux de Plémer; mais pour un méchant, non, non, je vous en conjure! je vous aime, je vous révère, je ne suis point ingrat, je donnerois pour vous tout mon sang...

— Et vous me quittez! Montalde, levez-vous, regardez-moi en face. Pour une ame comme la vôtre, cette légèreté, ce caprice, cette inconstance n'est pas dans la nature. — De grace, interrompit le jeune homme, cessez de me mettre à la gêne, et abandonnez-moi à mon malheur. — Eh non, morbleu, je ne veux pas vous y abandonner; je veux savoir, en perdant mon ami, comment et pourquoi je le perds. S'il s'en étoit allé lorsqu'il n'avoit encore rien fait pour moi, je l'aurois laissé libre; et quoiqu'il m'eût navré le cœur, je lui aurois pardonné. Mais après m'avoir sauvé la vie, après

m'avoit attaché à lui par les liens les plus doux, les plus forts, vouloir les rompre et me quitter ! Non , dit-il en pleurant, non, je ne le souffrirai point, ou je saurai pourquoi. — Je suis désolé de vous dire que vous ne le saurez jamais. — Non ? Eh bien , je le sais ; votre silence me l'explique : vous êtes amoureux ou de ma femme ou de ma fille. Oui, Monsieur ; c'est-là ce secret que je ne puis vous arracher. — Moi, Monsieur, amoureux de votre femme ! — Pourquoi pas, reprit brusquement le bonhomme ? Elle est encore assez jolie pour donner de l'amour ; mais si ce n'est pas elle qui vous tourne la tête, c'est donc ma fille ? — Hélas ! oui, Monsieur. — Eh malheureux ? que ne parliez-vous ? Il y a six mois que je vous la destine.

Si l'on mouroit de joie, Montalde en seroit mort. Il tomba comme un homme étourdi d'un coup de tonnerre ; et les lèvres collées sur les pieds de

Plémer, il y resta comme abîmé. La peste ! dit Plémer en le regardant à ses pieds, vous étiez donc bien amoureux ! pauvre garçon ! et vous vous en alliez résolument sans me rien dire, de peur de me fâcher ! Vous me connoissiez mal. Voilà pourtant ce que j'appelle un honnête homme. Levez-vous, et venez que je vous mène à votre belle-mère. Ah ! quand je lui raconterai cette scène et son dénouement, comme elle va rire et pleurer ! Et ma fille ! ah ! c'est elle qui sentira le prix d'un cœur si vraiment estimable. Elle vous aimera tendrement, j'en suis sûr. Oui, je l'espère, dit Montalde, car elle daigne croire que son père me doit la vie ; et de tous mes droits sur son cœur, ce sera toujours le plus saint.

Madame, dit Plémer à sa femme en lui amenant Montalde, voilà un homme à qui je demande quel prix mérite ce qu'il a fait pour nous en me sauvant ; il veut vous en rendre l'arbitre (Ga-

brielle étoit présente). Et moi , dit Madame Plémer , j'en fais juge ma fille. Gabrielle rougit ; et après un moment de silence : Que peut - il y avoir , dit-elle , de comparable à ce bienfait ? Toute notre fortune , et ce n'est point assez. De l'argent ! dit Plémer avec dédain ; il n'aime pas l'argent. Mais toi , ne connois-tu , ma fille , rien de meilleur à lui offrir ? Elle baissa les yeux. — Je vous ai dit , mon père , qu'il n'y a rien d'assez précieux pour nous acquitter envers lui. Si j'étois à ta place , lui dit sa mère , je saurois bien que lui donner. — Et moi aussi , ma mère , si j'étois à la vôtre. — Et moi , si j'étois à la sienne , dit Plémer , je saurois bien que demander. Mais puisqu'aucun de vous ne veut s'expliquer , je m'explique : Je donne à Montalde la main de ma fille ; et moi , son cœur , dit Madame Plémer ; et moi , ma vie , dit modestement Gabrielle : il est bien juste que je vive pour lui , quand c'est par lui que vous vivez. Ap-

prenez, dit Plémer, que le cœur plein d'amour, il vouloit s'en aller plutôt que de troubler la paix d'une honnête famille. C'est-là ce que j'estime en lui, plus que ce qu'il a fait pour moi. Car entre mille hommes capables d'un moment de courage et d'un mouvement de bonté, à peine s'en trouve-t-il un d'invariablement honnête; et c'est cet homme rare, cet ami de mon cœur, que je vous donne, à vous pour gendre, ma bonne femme; à vous, ma fille, pour époux.